EDMOND BUCHET

Vies secrètes

ROMAN

Buchet/Chastel

DU MÊME AUTEUR
aux Editions Buchet/Chastel

Romans

Un homme se lève
La volée
Les enfants de colère

Essais

Ecrivains intelligents du XX[e] siècle
Nouvelle connaissance de la musique
Beethoven, légendes et vérités
Jean-Sébastien Bach
Les auteurs de ma vie ou ma vie d'éditeur
L'homme créateur
Renaissances et révolutions

EXTRAITS DU CATALOGUE

François Aman-Jean
L'enfant oublié

Claude Aveline
Hoffmann Canada

Erskine Caldwell
La dernière nuit de l'été
Près de la maison

Colette
Trois... Six... Neuf...

Gerald Durrell
Pique-nique et autres charivaris
Pigeons roses & chauves-souris dorées
L'oiseau moquerie

Lawrence Durrell
Le quatuor d'Alexandrie
Citrons acides
La papesse Jeanne
Cefalu

Shusaku Endo
La mer et le poison
Un admirable idiot
Volcano
En sifflotant
L'extraordinaire voyage du samouraï
Hasekura

Claire Gallois
A mon seul désir
Une fille cousue de fil blanc
Jérémie la nuit
Des roses pleins les bras

Anne Guglielmetti
"La Belle Italie"
L'anniversaire
La corne de corail

Elisabeth Hardwick
Nuits sans sommeil

Tilise Leprince-Ringuet
Il faut que je rentre
La femme du vent
Honorine ou les imprévus de Versailles
Chère carte-orange

DL-04071990-18883

VIES
SECRÈTES

8° Y2
106328

DU MÊME AUTEUR

Essais.

Connaissance de la Musique.
Écrivains intelligents du XX^e siècle.
Beethoven, légendes et vérités.
Bach, après deux siècles d'études et de témoignages.
Les Auteurs de ma vie ou ma vie d'éditeur.
L'Homme Créateur.
Renaissances et Révolutions.

Romans.

Un Homme se lève.
La Volée.
Les Enfants de colère.

Raisons de famille.
Les faux départs.
Le grand désordre.
La symphonie.
Le royaume de l'homme.

845835

EDMOND BUCHET

823

VIES SECRÈTES

ÉDITIONS BUCHET/CHASTEL
18, rue de Condé 75006 PARIS

Si cet ouvrage vous a intéressé, il vous suffira d'adresser votre carte de visite aux ÉDITIONS BUCHET/CHASTEL, 18, rue de Condé, 75006 PARIS, pour recevoir gratuitement nos bulletins illustrés par lesquels vous serez informé de nos dernières publications.

© 1990 Buchet/Chastel, Paris

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Préface

La genèse de ce roman est singulière. Issu de cinq romans, parus sous des titres divers et à des dates différentes, qui tout en formant un cycle restaient indépendants, une recomposition s'imposait, les lecteurs les plus sagaces la demandaient depuis longtemps. Dès les premières parutions, André Malraux m'écrivait : « L'intérêt et l'intelligence de ce que vous tentez ne fait pas question; le résultat sera à juger sur l'ensemble, non que la signification artistique des deux premiers volumes ne soit fort claire, mais parce qu'il y a dans l'ouvrage une sorte de composition musicale, d'effleurement, de retour et de disparition de l'élément profond qui, dans la perspective que vous avez voulu, sera bien différente sans doute de celle que donne la perspective ouverte *d'une publication partielle. »*

En présentant cette nouvelle version en un seul volume, je pense avoir suivi son conseil. Il a fallu en effet tailler, élaguer, unifier pour découvrir et exposer de nouvelles perspectives. Il ne s'agit pas d'un résumé ou d'un condensé mais d'une véritable reconstruction.

Prologue

Il devait être huit heures, environ. Le jour ne se lève pas tôt en décembre, mais, comme Élie avait oublié de fermer les volets et que la moindre lueur l'empêchait de dormir, il y avait une bonne demi-heure qu'il se trouvait réveillé.

Il n'aimait pas rester couché, cependant il entendait, à côté de lui, le souffle régulier de Monique et il n'osait bouger.

Les rideaux lourds à franges et à pompons se dessinaient en ombres chinoises contre la fenêtre. Il s'amusa à compter les colonnes de la petite galerie en bois qui surmontait le pied de son lit et qui se détachait aussi, en noir, sur le jour naissant. Le même ornement se retrouvait au sommet de la lourde armoire à glace qui émergeait de la nuit comme un navire croisé dans le brouillard.

Cet ameublement, assez petit-bourgeois, mais au goût du jour, avait été le cadeau de mariage d'oncle Charles et de tante Béatrice de Cuzy.

Huit mois de cela, à peine, et maintenant... Orgueilleusement, Élie contempla sa femme. Il l'aimait autrement que les premiers jours. Depuis qu'elle se trouvait enceinte, une intimité merveilleuse était née, faite de confiance, d'estime, d'espoir.

Les yeux fermés, la bouche ouverte, offerte, à la fois petite fille et femme, elle dormait. Élie n'avait pas besoin de distinguer les traits du visage pour les deviner empreints de gravité heureuse. Cependant, il voyait Monique noyée dans l'océan du sommeil, entraînée à la dérive vers il ne pouvait savoir quels rêves. Noyée; la tête légèrement renversée en arrière, comme la tête d'Ophélie. Il lui semblait que seul le souffle, qui s'échappait des lèvres encore vivantes, la fît surnager. Il sentit les battements de son cœur se ralentir pour se mettre à l'unisson de ce souffle à la fois faible et puissant. Ce sommeil le fascinait, il le subissait comme un envoû-

tement, il se penchait sur lui, il éprouvait un vertige voluptueux, angoissant.

La femme que j'aime s'évade chaque nuit dans un autre monde, peuplé de rêves, de cauchemars, de réminiscences fugaces, de contacts inquiétants, d'associations d'idées étranges, de développements psychiques redoutables. Chaque nuit, la moitié de sa vie, elle plonge dans une existence sous-marine, sans commune mesure avec la vie consciente; elle est possédée par une existence monstrueuse où le sens de la réalité, le sens du devoir, le sens de la famille se liquéfient; une existence sans cadres et sans bornes où tout, même les couleurs et les sons, s'affirme différent. Si elle me trompait en rêve, elle n'en serait pas responsable. De toute façon, elle m'échappe; elle me trompe par le seul fait du sommeil. Les amoureux, comme les disciples, ne devraient jamais dormir; comment puis-je ne pas veiller sans cesse sur ce que j'aime? Suprême abdication, honteuse faiblesse du sommeil! Ce n'est pas seulement à cause du danger possible que les animaux se cachent pour dormir comme pour mourir. Un être qui dort, une femme, particulièrement, offre un spectacle impudique.

Élie souffrait. Il comprenait qu'un homme et une femme soumis à l'obligation du sommeil ne pourraient jamais former un seul être; l'aspiration éternelle des amants se trouvait ruinée par cette seconde vie, cet ultime refuge, trop profondément personnels. Le sens de l'épée nue entre les corps endormis de Tristan et d'Yseult s'éclairait : il existe toujours une épée entre deux amants, quel que soit leur désir l'un de l'autre, quelle que soit leur volonté de s'unir, et cette épée est le sommeil. N'est-ce pas à cause de cette obligation quotidienne d'absence que chacun, malgré tant de paroles et de sentiments, se sent si seul au monde?

Un moment, il souhaita se rendormir afin de retrouver l'inconscience. M'endormir, puisqu'elle dort. Redescendre dans l'abîme. Me retrouver dans la même mort. Mais il ne pouvait pas, le jour qui se levait le gênait, il était trop vivant.

Il éprouva le besoin de se rendre compte de l'heure; toutefois, la clarté n'était pas suffisante pour qu'il pût distinguer les aiguilles de sa montre. Avec des gestes mesurés, il s'assit dans son lit, frotta une allumette, alluma la grosse lampe à pétrole posée sur sa table de nuit, régla la mèche qui fumait. La lumière le rassura. Les rideaux reprirent une couleur, ainsi que le pouf et les deux chaises. Sur les panneaux de l'armoire et des lits, apparurent, sur leurs fonds verts, les grands lys pyrogravés. Des gravures représentant des paysannes en costumes de différents cantons égayèrent les murs. Ces objets familiers lui souriaient.

Il était huit heures, en effet. Rien ne pressait. C'était dimanche. Il se retourna vers sa femme. Monique n'avait pas bougé. Elle

avait le sommeil lourd, elle devait être fatiguée. Pourtant – et c'était ce qui le rassurait –, il restait maître de la réveiller. Il en était terriblement tenté. Il suffirait que je la touche, que je pose ma main sur son corps ou que je l'embrasse, ou que je prononce son nom pour qu'elle recommence à vivre, à vivre pour moi. De nouveau, il sortit un bras des couvertures, avança la main. Il aurait suffi, maintenant, de dix centimètres, de cinq, du moindre effort musculaire, d'un rien d'espace, pour faire reprendre la notion du temps et des réalités à cette femme endormie, pour la rendre à son amour. Mais, soudain, conscient de son égoïsme, il retira sa main. Elle a besoin de sommeil. Le médecin le lui avait dit. Il fallait la laisser dormir.

A ce moment, comme si Monique avait senti le geste de son mari, elle poussa un faible gémissement, un petit cri de malade. En même temps, les traits de son visage se contractèrent. L'enfant a-t-il bougé? Est-ce possible? Serait-ce la première fois? Lui a-t-il fait mal?

Alors, le malaise s'empara de nouveau d'Élie. Il ne pouvait plus supporter la contemplation de ce corps sans mouvement, la sensation de cet esprit sans contrôle. Il pensa au petit être qui vivait au sein de cette léthargie et qui souffrait peut-être déjà, qui se préparait à souffrir. Il se sentit incapable de tolérer plus longtemps l'équivoque du sommeil et surtout la sensation que cette femme, la sienne, dans sa chambre, presque dans son lit, vivait en même temps dans un monde impénétrable. Une angoisse stupide l'étreignit : si Monique allait ne plus se réveiller? S'il ne pouvait plus la retrouver? Si l'enfant qu'elle portait allait devenir un étranger, ou...?

Élie ignorait tout de la médecine; cependant, il était un homme qui avait besoin de comprendre pour être rassuré. Lorsque Monique lui avait appris qu'elle était enceinte, il avait regardé dans le dictionnaire, à *fœtus*. Alors, il n'existait dans le ventre de sa femme qu'une petite masse gélatineuse de quelques millimètres, mais il croyait se souvenir que c'était justement au quatrième mois que les yeux, le nez, la bouche, les ongles, les cheveux apparaissaient. Période troublante où l'œuf prend forme humaine... Il se souvint d'avoir entendu, ou lu, une affreuse histoire d'enfant, étouffé par le cordon ombilical, que la mère avait porté, mort dans son ventre, pendant des semaines... Le malaise s'accentua. Ce qui se passait dans ce ventre qu'il avait fécondé était aussi obscur que la nuit du sommeil; il ne pouvait plus le supporter.

A tout prix, il lui fallut rompre le silence, percer cette épaisseur, abattre cette muraille ennemie. Trois fois, d'une voix angoissée, et de plus en plus fort, il appela « Moni! », comme on appelle au secours.

Monique ouvrit les yeux, fixa leur regard clair sur l'homme qui était son mari, sourit tranquillement et demanda : « Quelle heure est-il? » C'était merveille de voir avec quelle rapidité elle reprenait si totalement conscience.

Maintenant, elle bougeait et chacun de ses mouvements était une grâce; elle parlait et, sans doute, tout se passait normalement dans son ventre, l'enfant vivait, il devait même vivre plus fortement, puisque, au cours de la journée qui commençait, il allait être annoncé officiellement à la famille.

D'un coup, l'angoisse d'Élie se trouva dissipée. Inutile d'en parler, Monique ne comprendrait pas, elle était trop simple, trop saine, trop naturelle, il suffisait de la regarder pour ne plus croire à la mort. Il aurait souhaité pouvoir lui crier sa joie, sa reconnaissance, son amour; mais, en genevois qu'il était, il se borna à grommeler :

« Il est passé huit heures, tu es une rude marmotte. »

PREMIÈRE PARTIE

Béatrice ouvrit un des battants de la grande porte et entra au salon. Son beau-père, le vieil Ignace de Cuzy, avait poussé son fauteuil près de la fenêtre, d'où l'on voyait la route et le lac. Béatrice en fut contrariée; elle ne tolérait pas que les meubles fussent changés de place. Elle se livra à une rapide inspection, ferma le piano, changea l'orientation du grand porte-voix du phonographe, releva le lourd tapis à franges de la table du milieu, laissa *le Journal de Genève* – son mari faisait partie du comité, – *la Semaine Religieuse* et un volume de la Bibliothèque Universelle, mais enleva *la Revue des Deux Mondes* qui, peut-être, – Charles le lui avait dit – n'était plus de très bon ton; enfin, après avoir remis d'aplomb le portrait de sa belle-mère peint par Massot, elle jeta un regard hostile à celui d'Ariane, la mère d'Hector. Elle n'aimait pas le regarder, ce portrait. Elle aurait voulu le décrocher, mais Charles, qui, d'une façon générale, la laissait faire tout ce qu'elle voulait, s'y était formellement opposé. Elle n'osait plus revenir sur cette question.

Cette femme, dont le portrait ne représentait que le buste, possédait évidemment ce qu'on devait appeler du chien. Une raie, au milieu de la tête, séparait la lourde chevelure en deux moitiés égales. L'austérité même de la mode de 1880 rendait le visage plus indécent. Le mince liseré de dentelle blanche qui dépassait du petit collet rouge sombre faisait ressortir la peau brune et la robe, bien que montant haut, mettait mieux en valeur qu'un décolleté la gorge qui la gonflait. Les lèvres épaisses donnaient une impression gênante de fruit mûr. On ne pouvait dire qu'elles souriaient; elles respiraient plus que la moquerie, elles exhalaient un mépris certain. Ariane devait avoir une vingtaine d'années, au moment de ce portrait, mais la jeunesse ne suffisait pas à justifier

cette insolence du regard et des lèvres qui semblait s'adresser, tout particulièrement, à Béatrice.

Cette dernière savait, comme tout le monde, que la première femme de son mari s'était suicidée. Le mot sonnait à ses oreilles comme un blasphème, il lui expliquait pourquoi ce portrait jurait tellement avec l'atmosphère de la Chêneraie; mais, en même temps, il éveillait chez elle une grande curiosité. Elle se demandait pour quelles raisons cette femme jeune et jolie – il est vrai que les peintres ont l'habitude de flatter scandaleusement leurs modèles – s'était donné la mort. Charles restait muet sur les circonstances de ce drame.

Il n'avait pas consenti à décrocher le portrait malgré la demande que lui en avait faite Béatrice. Il savait qu'il n'était pas convenable que ce portrait occupât au salon la place d'honneur; cela devait faire jaser; il estimait donc que la requête de Béatrice était parfaitement justifiée. Pourtant, tout à coup, il s'était entêté comme un enfant. En effet, malgré son désir d'effacer, il n'osait pas laisser commettre un geste qui lui apparaissait sacrilège; cette volonté de *statu quo* ne provenait pas seulement de la crainte d'accomplir un acte : Charles gardait le portrait d'Ariane en expiation. Son raisonnement, de même que sa foi religieuse, se mouvait dans un espace étroitement limité par les conventions et ne creusait pas au-delà d'une couche superficielle. En outre, dans cet esprit si pondéré et d'apparence si rationnelle, subsistaient des superstitions de primitif. Ainsi, constamment, il se disait « Si je descends de ce trottoir du pied droit, je réussirai ce coup de bourse; si cette allumette s'allume du premier coup, je serai certain de mon immortalité ». Le portrait d'Ariane était devenu un fétiche, ne pas l'enlever, malgré l'insistance de Béatrice, prenait une valeur de réparation; c'était dans ces sentiments assez obscurs que Charles aurait probablement eu honte de s'avouer et qu'il ne tenait aucunement à analyser, qu'il puisait la force de résister à sa femme.

Finalement, Béatrice avait pris le parti de ne plus en parler. Son seul chagrin avait été de ne pas avoir d'enfants, mais elle s'occupait beaucoup du petit Hector, le fils d'Ariane, et, parfois, elle avait l'illusion qu'il lui appartenait. Enfin, après six ans de mariage, au moment où, résignée, elle avait reporté son instinct maternel sur l'enfant de Charles, elle accoucha d'Irène. Il se produisit alors une grande révolution dans son cœur. Désormais, il n'y eut place que pour sa petite fille; on aurait dit qu'elle en

voulait au pauvre Hector de la tendresse qu'il lui avait inspirée. Elle le rabrouait continuellement, finalement elle décida Charles à mettre son fils en pension.

Chez elle, l'amour maternel était aussi exigeant, aussi exclusif que chez d'autres une grande passion sensuelle. Comme tous les enfants, Irène eut la rougeole, la scarlatine, la coqueluche. Alors, Béatrice ne vivait plus. Elle ne sortait plus de la chambre de la petite malade, elle ne permettait à personne d'autre, même pas au père, d'en franchir la porte. Lorsque Hector revenait passer les vacances à la Chêneraie, elle le regardait d'un mauvais œil, elle lui interdisait de jouer avec sa fille, elle aurait voulu mettre celle-ci à l'abri de toute influence, elle en était jalouse comme d'un amant.

Charles souffrit en silence de cette injustice. Il comprenait qu'il ne pourrait changer Béatrice dont la maternité s'était révélée soudain comme une puissance sauvage. Il sentait aussi qu'il avait épuisé sa force de résistance dans l'affaire du portrait d'Ariane. S'opposer davantage, il ne le pouvait pas. Comme une armée consciente de sa faiblesse devant un ennemi dont les forces sont écrasantes, il devait se contenter de défendre un front étroit. Hector, d'ailleurs, le décevait. Il s'était montré un enfant peu doué, on avait craint qu'il ne parvînt jamais à parler; il n'avait aucun goût pour l'étude et ne put suivre même les classes inférieures du collège. Lorsqu'il se trouvait à la Chêneraie, il passait son temps à la ferme. Il adorait les chevaux, il les soignait, les attelait, les dételait et, dès qu'il put les monter, ce fut son grand plaisir. Au moment de sa puberté, le fossé qui le séparait de son père se creusa davantage. Il se mit à ressembler au vieil Ignace d'une façon presque effrayante. Comme lui, il avait des lèvres épaisses, l'inférieure dépassant légèrement la supérieure, une forte mâchoire, et les yeux enfoncés dans les orbites, ce qui donnait au visage quelque chose de macabre. Ce garçon était pourtant plein de gaieté et d'insouciance. Grand et maigre, comme Ignace, il jouissait d'une santé insolente, il était bâti pour dépasser les quatre-vingts, comme son grand-père.

En mars, le printemps fit une apparition à la fois timide et brutale. Dans ce pays romand, le lac est comme une Méditerranée enchâssée entre des montagnes qui sont de solides refuges pour l'hiver. Bientôt, ce dernier redescendit dans la plaine. Il neigea. Enfin, après des semaines de luttes incertaines, le printemps imposa sa douceur puissante. Un soir, comme si elles avaient obéi à un

signal, les grenouilles commencèrent leurs bruyantes amours; et le matin, les oiseaux chantaient. Il y en avait de toutes sortes à la Chêneraie, ils étaient aussi nombreux que les fleurs. Irène fit des bouquets de primevères, d'hépatiques, de violettes, de pâquerettes, de cyclamens. Les prés s'égayaient de crocus éclatants comme des décalcomanies. Près de la maison, le cognassier du Japon était tout rouge et le corète tout jaune. L'air aussi avait changé de couleur; le ciel paraissait de nouveau céleste.

Il n'est si joli mois d'avril qui n'ait son chapeau de grésil, dit un dicton du pays. Cependant, ce jour-là, il faisait vraiment beau. Irène, qui avait réussi à échapper à la surveillance de sa mère, pénétra dans le salon avec précaution, s'arrêta devant le portrait d'Ariane et joignit les mains dans un geste d'adoration. Elle ne se lassait pas de contempler ce visage. Elle ne le voyait pas comme sa mère : il lui paraissait rayonnant; mais en même temps, et sans qu'elle sût pourquoi, il la troublait... Serait-elle un jour aussi jolie? Elle avait la même couleur de cheveux. « Un charme fou. » Cette expression qu'elle avait entendue par hasard, elle aimait à la répéter; cela résumait pour elle l'idéal. Après un moment de recueillement, usant toujours des mêmes précautions, elle ouvrit la porte-fenêtre et sortit.

Le grand paysage que l'on découvrait de la Chêneraie était si baigné dans l'atmosphère bleue, qu'on aurait dit un paysage sous-marin. Même les arbres, dont Irène connaissait pourtant le vert vif ou tendre, apparaissaient dans les lointains tout bleutés. Le ciel, plus pâle sur les bords, avait des dégradés d'une subtilité infinie pour rejoindre, à l'horizon, les montagnes encore blanches de neige; et le lac était un autre ciel pâle, avec, çà et là, des nuages plus foncés ou plutôt des brumes, toutes frissonnantes, qui se déplaçaient soudain selon le bon plaisir d'un petit air qui venait d'on ne savait où. Il y avait des mirages un peu partout dans ce pays encadré par les montagnes, entre le plafond du ciel et le plancher du lac, avec, à l'horizon, les Voirons, la chaîne du Mont-Blanc, le Salève en enfilade, Genève et puis de l'autre côté le Jura, comme une fresque peinte pour égayer les murs. Ce pays ressemblait aujourd'hui à une chambre bleue faite pour Irène, une chambre pour petite fille éperdue de tendresse.

Pourtant, il n'y avait pas de matière – ni terre, ni eau, ni bois – mais seulement de l'air et de la vapeur. Tout était fluide, tremblant, prêt à s'évanouir. Il aurait fallu danser sur une musique bien douce, pensa Irène. Elle dansa. Mais elle se sentait trop petite pour le décor, trop perdue dans l'immensité bleue. En réalité, il n'y avait pas de parois, pas de plancher. Irène flottait au milieu

de ces mirages comme un papillon poussé par le moindre souffle, et qui n'agite ses ailes que pour manifester sa vie. Elle se sentait légère, inconsistante, transparente comme une bulle de savon à travers laquelle on verrait le bleu du ciel, une bulle qui s'envolerait pour se dissoudre dans l'air.

Alors – parce qu'il lui fallait toujours intensifier ses sensations – Irène se coucha sur le dos, les yeux bien grands ouverts. Elle se perdit dans l'immensité du ciel, se liquéfia, n'eut plus de corps. Elle imagina qu'elle était un ange, entièrement vêtu de blanc, avec de beaux cheveux d'or qui lui tombaient sur les épaules et elle se prit à détester ses propres cheveux, noirs comme des ailes de corbeaux. Elle volait avec solennité en tenant une palme dans la main et elle chantait le cantique : *Une nacelle en silence vogue sur un lac d'azur...*

De légères brumes qui passaient dans le ciel lui donnèrent le vertige. Elle se retourna et se mit à plat ventre dans l'herbe. Près d'elle, une pousse vigoureuse de marronnier s'érigeait. Irène la toucha : elle était toute gluante. Alors, elle ferma les yeux et écouta. Elle n'était plus qu'oreilles et bientôt se trouva engourdie par le chant sans limites et sans fin, profond comme celui des sphères, des insectes. C'était une vibration continue, infinie, de vie. Tout cela était incroyable. Irène releva une de ses manches, se mordit le bras, observa la trace des dents qui s'effaçait lentement dans la chair tendre. Puis, elle se mit à se raconter des histoires, tout en suçant son pouce comme un sucre d'orge. Elle lui trouvait un goût sucré et cependant amer. C'était une de ses manies. A l'école, la maîtresse lui donnait des tapes sur les doigts. Elle l'avait rapporté à sa mère qui s'était plainte. C'était bien fait.

Au loin, une poule annonça son œuf. A la fois excitée et fatiguée, pleine d'ivresse et d'engourdissement, Irène se figura être la Belle au Bois dormant que le Prince Charmant venait de réveiller. Elle voyait le Prince, avec son pourpoint de velours rouge et son grand chapeau à plumes. Il était beau, il était digne d'elle. Elle allait l'épouser, c'était certain. Alors elle s'appellerait la Princesse Charmante. Elle aimait beaucoup mieux cette histoire que celle du *Petit Poucet* ou du *Petit Chaperon rouge.* Oui, elle épouserait le Prince Charmant et danserait toute la vie avec lui.

A ce moment, elle entendit la voix de sa mère qui l'appelait. Elle en fut exaspérée. On ne pouvait donc pas la laisser un moment tranquille? Elle avait douze ans, quand même, elle n'était plus une enfant! La mère de la Belle au Bois dormant comprenait autrement les choses. D'abord, elle devait être encore endormie.

Irène se leva, mais, au lieu d'obéir à la voix, elle s'en éloigna. Elle fuyait, se cachant dans les taillis, bondissant de buisson en buisson. Elle parvint enfin au bois. Elle n'entendait plus rien. *Sauvée.* Elle reprit son souffle, regarda autour d'elle, fut de nouveau étonnée de la beauté du soleil et de ce grand ciel neuf, si bien lavé des nuages de l'hiver, qui se regardait dans le lac et s'y reconnaissait. Elle se sentait drôle. Elle était comme Dick qui savait bien qu'il faisait mal quand il fuyait à l'appel et qu'il serait puni mais qui ne pouvait s'empêcher de désobéir. Intimidée par tant de beauté, de délicatesse et de mystère, elle marchait maintenant avec précaution comme si elle était revêtue d'une belle robe qu'elle eût craint de froisser, elle marchait sur la pointe des pieds, les bras un peu écartés du corps, comme l'héroïne du livre – *Alice au Pays des Merveilles* – qu'elle avait reçu pour son nouvel-an. A chaque pas, elle s'attendait à faire une découverte. Elle était émue. Elle se sentait, dans ce pays de fées, une autre personne, peut-être une grande personne. Elle savait bien que douze ans, ce devait être un âge important.

Au-delà du bois, s'étendait le champ où travaillaient le vieux Pierre et son fils Daniel. Il y avait là une grande étendue de soleil rassurante. Irène s'approcha des hommes et leur sourit. Elle aimait bien Daniel. Il avait quinze ans. C'était un robuste garçon, aux traits réguliers, toujours plein d'enthousiasme, toujours en mouvement. Malgré la fraîcheur de l'air, il avait ôté sa veste et la chemise ouverte découvrait la nuque et le haut de la poitrine. « Il a une belle encolure », pensa Irène. Elle le regardait attentivement pour pouvoir le décrire à son amie Henriette à qui elle avait raconté qu'elle était fiancée. Il faut bien qu'une fiancée sache comment les hommes sont faits...

Il s'en donnait de la peine, Daniel! En s'approchant de lui, Irène sentit l'odeur forte de sa sueur. « C'est un sale garçon, se dit-elle, il devrait se laver davantage. »

« Bonjour, mademoiselle Irène, dit le vieux Pierre, qu'est-ce que vous faites par là? »

« Je me promène. »

« Je suis sûr que votre mère vous cherche. »

« Non. »

« C'est aujourd'hui que Monsieur Hector rentre de son service militaire », dit Daniel.

« Ah! » fit Irène.

Elle l'avait oublié. Il voulait toujours lui apprendre à monter à cheval. Elle, elle avait peur des chevaux. Un jour, il l'avait enlevée dans ses bras et posée sur Polisson. Dieu, quelle hauteur! Elle avait pleuré. Elle restait humiliée.

« Il fera bien un tour par ici, dit Daniel, pour se montrer avant de rentrer le cheval. »

« Pour un beau guide, c'est un beau guide », fit sentencieusement le vieux Pierre.

« Les guides sont mieux que les dragons, expliqua Daniel, le plumet blanc c'est bien plus bath que le plumet noir! »

Irène s'éloigna. Cette conversation l'ennuyait. Cependant, comme elle ne voulait pas encore rentrer auprès de sa mère, elle estima qu'il serait prudent de se réfugier dans sa cachette. Elle en avait une qu'elle appelait sa maison, dans la fenière. On y montait par une échelle. Elle avait fait un trou dans le foin, tout à fait derrière. Personne ne s'en était encore aperçu. Là, seulement, elle se sentait chez elle.

Elle retraversa le bois. Un petit vent paresseux s'était mis à souffler, le même, probablement, qui marbrait le lac tout à l'heure; il s'était décidé à monter, il voulait rejoindre le ciel. Des branches s'inclinaient respectueusement sur le passage d'Irène, ou bien elles ondulaient avec l'indolence de grands éventails.

La ferme, formée de trois longs bâtiments disposés en fer à cheval, paraissait déserte. Pourtant, avant d'entrer, Irène prit toutes ses précautions. Amélie, la sœur de Daniel, devait être à la cuisine.

Lorsqu'elle fut installée chez elle, elle se dit qu'elle allait s'endormir comme la Belle au Bois dormant, pour un très long temps, au bout duquel le Prince Charmant viendrait l'éveiller. Il l'embrasserait. Il lui demanderait sa main. Alors, tout serait bien, elle connaîtrait enfin le bonheur et l'amour.

Elle s'étendit, ramena sur elle une couverture de foin, et, le bras plié sous sa tête, ferma les yeux. Peut-être, en effet, dormit-elle vraiment, dans tous les cas, elle perdit la notion du temps.

Tout à coup, une grosse voix la fit sursauter. Elle venait de l'écurie. Irène entendit le cliquetis du sabre et un hennissement, puis, un moment après, un cri de femme.

Elle leva la tête. En bas, Hector venait d'apparaître, dans sa magnifique tunique verte, avec son képi au plumet blanc, ses bottes, ses éperons. Il était harnaché comme un cheval. Il tenait par la taille Amélie qui riait tout en se débattant.

« Puisque nous sommes seuls, disait-il, profitons-en. »

« Non, non, faisait-elle, vous n'y pensez pas, Monsieur Hector. »

Il poussait Amélie du côté du foin. Il l'accola, tout près de l'échelle. Irène se glissa doucement, tout au bord et, comme un serpent, allongea la tête.

Amélie était une grosse fille blonde, un peu rougeaude. Irène ne la trouvait pas très jolie.

Amélie avait de la force, cependant elle paraissait se débattre en vain, elle se trouvait prisonnière des bras d'Hector.

« Allons, monte », fit celui-ci d'une voix rauque qu'Irène ne reconnut pas et qui sans qu'elle sût pourquoi la remplit de terreur.

« Non », cria Amélie.

« Si! »

Il la pressait contre lui, comme s'il voulait l'écraser, avec tout son harnachement de guerre. Elle ne pouvait plus reculer, ni se rejeter en arrière, à cause de la muraille de foin... Alors, Hector, qui était beaucoup plus grand qu'elle, se pencha brusquement; mais, dans le même temps, avec violence, Amélie détourna la tête.

« Laissez-moi! cria-t-elle, je vous en supplie. »

« Non, je ne te laisserai pas. »

Cette voix d'Hector était vraiment terrible. Son képi avait roulé à terre. Ses mains remontèrent, lentes et puissantes, le long du corps de la fille, saisirent, des deux côtés, la tête et la retournèrent d'un coup – comme on remet droit la tête d'une poupée, se dit Irène. Amélie poussa une sorte de hurlement et leva vers le visage d'Hector des yeux suppliants.

L'espace d'un éclair, Irène aperçut ce regard chargé à la fois de révolte, d'anxiété et de soumission. Un regard de bête qu'on va tuer. Elle en fut bouleversée. Hector était-il devenu fou? Allait-il tuer Amélie? Ou quoi? Quoi? Était-ce ainsi que se comportaient les hommes avec les femmes? Il avait un visage tendu, des yeux fixes, une bouche mauvaise, la même expression que son grand-père, quand celui-ci était sur le point d'avoir une de ses crises de colère. Alors, Irène se sauvait, mais, maintenant, elle ne pouvait fuir. Elle se mit à trembler si fort qu'elle eut peur d'être entendue. Elle crut qu'elle allait s'évanouir. Cependant, elle ne pouvait renoncer à regarder la scène insupportable.

Quand la tête d'Amélie fut bien en face de celle d'Hector, les deux bouches se collèrent l'une à l'autre. Le corps d'Amélie ayant pivoté, elle se trouvait maintenant toute renversée, et si Hector qui se couchait sur elle n'avait pas brusquement passé un bras sous ses reins pour la soutenir, elle serait tombée par terre. La fille gémit doucement et un long frisson passa dans le corps d'Irène.

De sa main libre, Hector fouillait fébrilement le corsage... Soudain, celui-ci se déchira et Irène vit jaillir un sein nu. Alors, elle perdit tout à fait la tête et poussa un grand cri.

Il y eut un moment de confusion, pendant lequel Amélie disparut.

Irène se retrouva en face d'Hector qui lui demandait avec colère :

« Qu'est-ce que tu faisais là, sac à papier? »

Elle crut qu'il allait lui faire comme à Amélie.

« Non, non, laisse-moi, cria-t-elle, je ne veux pas! » et, se laissant couler, le long de l'échelle, elle s'enfuit. De toutes ses forces elle courut vers la maison; cependant, en passant près de l'étang, elle s'enfonça dans la haie et s'arrêta, le cœur battant. Hector ne l'avait pas suivie, mais il allait paraître, la poursuivre comme le Croquemitaine dont elle rêvait, lui tourner la tête comme à Amélie, la dévorer comme l'ogre du *Petit Poucet.* Elle ne pouvait presque plus respirer, les choses dansaient devant ses yeux. Partout de grandes ombres s'allongeaient, hostiles. Ses mains se crispèrent au col de sa robe et tirèrent si fort que, brusquement, le corsage se déchira. Alors, saisie d'une panique nouvelle, elle reprit sa course folle, franchit enfin la porte du salon et alla se jeter, toute frémissante, toute débordante d'un immense remords, dans les jupes de sa mère.

Béatrice s'affola de voir sa fille dans un tel état. Elle crut d'abord à un accident; mais, après une inspection attentive, elle dut bien constater qu'il n'y avait nulle trace de blessure, ou de morsure, sur le petit corps délicat.

Irène semblait ne plus pouvoir parler. Aux questions de sa mère, elle répondait seulement par un regard angoissé qui faisait mal à rencontrer. Béatrice mit sa fille au lit. La petite faisait un peu de température. Elle eut, pour le dîner, un lait de poule, son mets préféré; puis, on la laissa dormir.

Le lendemain, la fièvre étant tombée, Irène se leva. Elle avait l'air important et buté de quelqu'un qui garde un secret. Pendant longtemps, Béatrice la questionna en vain. Elle supposa que Dick, le gros chien de la ferme, avait voulu jouer. Il n'était pas méchant, mais la petite avait peur de lui. Béatrice dirait au vieux Pierre de ne plus le détacher.

Enfin, d'une voix basse et pleine de réticences, Irène dit : « C'est Hector. »

Béatrice sursauta : « Comment? C'est lui qui a déchiré ta robe? »

Irène baissa les yeux. Depuis la veille, elle ne regardait plus sa mère en face.

« Oui », avoua-t-elle sombrement.

« Pourquoi? »

Irène garda un silence insupportable. Elle haussa seulement les épaules d'un air innocent.

« Réponds-moi, Irène – jamais Béatrice n'avait pris ce ton sévère pour parler à sa fille et celle-ci en fut impressionnée – où cela s'est-il passé? »

« Dans la fenière. »

« Mais... que te voulait-il, Hector? »

« Je ne sais pas. Il m'a retourné la tête. Il m'a fait mal. Il a été très méchant. »

« Qu'est-ce que tu lui avais fait? »

« Rien. »

« C'est inconcevable! Et il ne t'a rien dit? »

Irène se recueillit un moment, comme si elle cherchait à se rappeler les paroles exactes qui lui avaient été adressées.

« Si, dit-elle enfin. Il m'a dit : Puisque nous sommes seuls, profitons-en. »

Béatrice n'aurait pas souhaité en entendre davantage. Elle était bouleversée, elle rougissait pour Irène, elle suffoquait devant tant d'ignominie, elle tremblait en pensant au danger couru par sa petite chérie.

« Ma pauvre enfant! » murmura-t-elle en caressant les cheveux de sa fille. Mais il lui fallut tout de même demander :

« Et toi, qu'as-tu fait? »

« Je me suis sauvée. Il me faisait bien trop peur. »

« Il faut me promettre, dit Béatrice, de ne plus t'éloigner de la maison toute seule. »

« Oui, maman, je te le promets », fit Irène avec un empressement hypocrite.

Elle paraissait satisfaite, elle se trouvait soulagée, sans doute, d'avoir fait ses confidences.

Béatrice jeta un regard de haine au portrait d'Ariane. Elle pouvait être fière de son fils, celle-là! Il ne suffisait pas qu'il jetât l'argent par les fenêtres, qu'il jouât, qu'il bût, qu'il entretînt des maîtresses, il fallait encore qu'il tentât de violer sa petite demi-sœur! L'ignoble individu! Mais, cette fois, elle tenait sa vengeance. Elle parlerait à Charles le soir même, elle le forcerait à prendre des mesures immédiates, elle ferait enfermer Hector. Celui-ci ne pouvait plus demeurer sous le même toit qu'Irène. Pas un jour de plus, se promettait Béatrice. Je ne le tolérerai pas.

Elle se demanda d'abord si elle n'irait pas trouver Charles dans son bureau, afin de ne pas perdre de temps. Finalement, elle résolut d'attendre le soir; elle ne voulait pas abandonner sa fille. Cependant, toute la journée, elle se maintint dans cet état d'exaspération.

Bien qu'Hector, ayant repris son travail, fût descendu à Genève, Irène, affectant une sagesse exagérée, ne quitta pas les jupes de sa mère. Peut-être prenait-elle un certain plaisir au trouble qui torturait cette dernière. Elle se disait avec fierté qu'elle en était la cause. Rarement, elle s'était sentie si importante.

Charles rentra, en même temps que son fils, au moment où l'on se mettait à table.

« Alors, cela va mieux? » demanda-t-il.

Béatrice remarqua le regard qu'Hector jeta à Irène. Il lui sembla d'ailleurs que, pendant tout le repas, Hector regardait drôlement la petite. Quant à cette dernière, elle tenait ses yeux fixés sur son assiette et, de temps en temps, semblait se sourire à elle-même.

Tout de suite après le dîner, Béatrice monta coucher sa fille. Quand elle redescendit au salon, Charles était en train de lire l'article de fonds du *Journal de Genève,* comme d'habitude à cette heure-là, et le vieil Ignace regardait pour la vingtième fois les images de *l'Illustration.*

« Vous devriez aller vous coucher », fit brusquement Béatrice.

Son beau-père eut un regard étonné.

« Mais il n'est pas encore l'heure », dit-il timidement.

« Cela ne fait rien. Ces premières journées de printemps sont fatiguantes. A votre âge, on ne se repose jamais assez. »

« Je ne suis pas fatigué... »

« J'ai une migraine épouvantable, fit Béatrice. Faites comme vous voudrez, moi, je monte. »

Charles avait levé les yeux de son journal. Bien qu'il ne fût guère observateur, il ne lui échappait pas, depuis le dîner, que Béatrice se trouvait dans un état anormal.

« Veux-tu que je monte avec toi? » demanda-t-il.

« J'allais te le demander », dit Béatrice.

Charles embrassa son père qui ne bougea pas de son fauteuil et lui recommanda d'éteindre la lampe, avant d'aller se coucher. Généralement, le vieil Ignace montait une bonne demi-heure avant lui. « Cela fera une économie de pétrole », se dit-il.

Lorsqu'elle fut dans sa chambre, Béatrice se laissa tomber sur le grand lit à baldaquin et porta une main à sa poitrine, comme pour contenir les battements de son cœur. Toute la journée, elle avait pensé à cette scène. Elle possédait assez de sens théâtral pour qu'une partie d'elle-même se réjouît du dialogue tragique qui allait s'engager. Elle savait qu'elle avait l'avantage; elle était comme un procureur général qui tient en réserve l'argument irréfutable qui entraînera la condamnation de l'inculpé.

« Charles, commença-t-elle solennellement, j'ai à te parler de choses très graves. »

« D'Hector? »

« Oui, d'Hector. »

La voix de Béatrice appuyait sur ce nom, accumulait déjà sur lui une charge considérable.

« Il a fait des dettes? »

« Pire! »

« Pire? » répéta Charles comme s'il ne pouvait imaginer chose plus dramatique.

« Bien pire. »

Et Béatrice raconta toute l'histoire d'Irène : dans quel état elle avait retrouvé sa petite fille, la robe déchirée, le choc nerveux, enfin les aveux, trop clairs, hélas. Il n'y avait aucun doute possible. Hector avait tenté, sinon de violer Irène, du moins, des gestes ignobles. La petite pouvait en rester marquée pour la vie.

Charles écouta, atterré. Jamais il n'aurait pu supposer une chose pareille. Hector, son fils, le fils d'Ariane, un satyre! Un satyre incestueux! Que cela fût vrai – ce qu'il ne pouvait croire encore – ou que toutes ces choses ignobles résultassent de l'imagination d'Irène, ou même de celle de Béatrice, lui semblait également tragique. Le vice lui apparaissait soudain au sein même de sa famille. Il concéda que si vraiment les faits étaient prouvés, des mesures urgentes s'imposaient.

« Il faut l'enfermer », disait Béatrice.

Charles frémit devant le scandale. Il le représenta à sa femme. La honte ne manquerait pas de rejaillir sur Irène, qui, peut-être, ne pourrait plus se marier. Il s'étonnait que Béatrice n'y eût pas songé. Non, mieux valait laver son linge sale en famille. Il éloignerait Hector.

« Nous ne le reverrons plus », promit-il.

« Il ne sera jamais assez loin, s'il s'est mis dans la tête de poursuivre Irène... »

« Mais je ne puis croire à toute cette histoire, répétait Charles. Il y a sûrement un malentendu. Irène ne se rend pas compte de la portée de ses paroles. Hector a bien des défauts, mais, au fond, il n'est pas un mauvais garçon. Il a toujours été gentil avec Irène. »

« Trop gentil... »

« Mais non, il aime les enfants sans aucune équivoque, tu le sais bien. »

« Est-ce qu'on sait? Est-ce qu'on peut connaître un être aussi dissimulé qu'Hector? »

« Il me semble moins dissimulé qu'Irène », insinua Charles avec timidité. Au fond de lui-même, il n'était plus du tout certain de connaître son fils.

La discussion dura une partie de la nuit. Enfin, Béatrice s'endormit; mais Charles ne put fermer l'œil. Il était tourmenté, il remettait tout en question : le mystère d'Ariane, son caractère inquiétant, son suicide inexplicable, oui, vraiment, il lui semblait que tous ces problèmes méritaient un nouvel examen. Il ne lui venait pas à l'idée d'accuser le côté des de Cuzy, d'être frappé de la ressemblance d'Hector et du vieil Ignace ou des manies érotiques de ce dernier. Il était habitué à sa propre famille, par

conséquent aveugle à son égard. Ce dont on a l'habitude paraît toujours normal. Mais Ariane, même si elle avait vécu plus longtemps, serait toujours restée une étrangère à la Chêneraie. Charles n'avait pu la comprendre; et, peut-être, était-ce pour cela qu'il l'avait aimée; cependant, son souvenir suffisait à l'effrayer; il se rappelait ses subites expansions, ses crises de tendresse, et puis ses longs abattements, quand plus rien, aucune parole, aucun raisonnement, aucun geste n'avait de prise sur elle; sa désolation d'être enceinte; son indifférence à l'égard d'Hector. Les enfants, se dit-il, sont de terribles miroirs.

Hector était le fruit d'Ariane. Mystérieuse loi de l'hérédité : il suffit d'introduire dans une famille un caractère dont le charme est d'être un peu fantasque, pour que celui-ci, se développant, devienne, dans une autre génération, tout à fait anormal.

Sans doute, Béatrice avait raison. Elle incarnait la famille, la tradition, la religion, l'équilibre social, tous ces vrais buts de vie. Elle savait comment devait se conduire un bon éleveur humain, un bon jardinier de la société. Il ne fallait pas craindre, quand cela était nécessaire, d'éloigner, de sacrifier pour sauvegarder une descendance, pour assurer la santé d'une race. Cependant, Ariane, bien que morte depuis des années, continuait à jeter le trouble dans le cœur de Charles. Il l'accusait et dans le même temps la défendait. Et il se trouvait faible en face de son seul fils.

Béatrice contre Ariane : ces deux femmes représentaient une dualité qui était sienne; elles symbolisaient une lutte intérieure dont il n'aimait pas prendre conscience. Il s'était efforcé, toute sa vie, de refouler certains goûts qu'il possédait, sans oser se les avouer, certaines tendances qu'il tenait pour dangereuses et dont il avait honte. Il aurait pu dire, comme Amiel qui, à vingt-huit ans, avouait qu'il était vierge : « J'avais peur de moi-même et n'ai jamais osé m'abandonner »; mais aussi : « J'ai écrasé la tentation plutôt que de l'éteindre. »

Cependant, un jour, ces goûts, ces tendances étaient devenus les plus forts, ils avaient brisé tous les boucliers, toutes les armures dont il s'était couvert : il avait commis la folie d'épouser Ariane. Les plus timides sont parfois les auteurs des plus grandes révolutions. Aussi lui était-il arrivé de se représenter ce mariage comme un acte d'héroïsme. Il avait bravé l'opinion publique et les traditions de famille; il avait osé, lui qui ne connaissait pas les femmes, prendre, pour la vie, la plus jolie. D'autres cherchent l'émancipation dans l'adultère ou le divorce, lui, il avait cru la trouver dans cette union légitime. En fait, il avait contracté cette dernière comme on commet un adultère, et, pendant quelque temps, malgré le goût capiteux du péché, qu'il reconnaissait, il avait été bouleversé de bonheur et s'était senti un autre homme. Hélas, très vite,

il avait compris que ce bonheur, il ne pourrait le faire partager et il était redevenu lui-même. Toutes ces révolutions n'avaient guère modifié son comportement extérieur. Seuls peut-être un regard plus brillant, des gestes plus assurés, auraient pu les révéler à des yeux attentifs. Charles s'éprouvait incapable d'extérioriser autrement, en paroles par exemple, des sentiments dont il était à la fois glorieux et honteux. Il s'en trouvait profondément navré pour Ariane qu'il devinait si française, si peu faite à ce masque de froideur ironique que l'on porte à Genève. Sans doute, il aimait la savoir étrangère; prêtant une oreille complaisante à certaines médisances, il se plaisait même à imaginer qu'elle avait du sang noir. Il la revêtait d'un mystère un peu trouble, qui la rendait à ses yeux plus attrayante encore.

Cependant, il l'avait vue, en quelques mois, perdre sa spontanéité de jeune fille. Puis, était venue cette grossesse horrible, et la déformation de ce corps charmant avait paru à Charles le symbole de la déformation de son âme. Contrairement à tous ses principes, il n'aurait pas souhaité qu'Ariane lui donnât un enfant. Une fois de plus, il n'avait pu exprimer son amour, sa tendresse qui se mêlait de pitié et de reconnaissance à la voir ainsi flétrie par lui. Jamais il ne l'avait trouvée plus touchante. Il lui semblait parfois qu'un mot eût suffi à la délivrer, à l'éclairer, à la faire pleurer de soulagement et peut-être de joie, mais ce mot, qui brûlait ses lèvres et dont il avait le cœur tout gonflé, il n'avait pas osé, il n'avait pas pu le prononcer. Il s'était tu jusqu'au suicide. Et ce ne fut qu'à ce moment qu'il comprît réellement combien ce silence – et toute son attitude, aussi mensongère que son silence mais aussi implacable pour lui que pour sa jeune femme – avait été criminel.

Alors, s'étant fait horreur, ce fut autant pour se fuir que pour oublier qu'il se lança dans la vie publique. Il avait réussi, il avait oublié et il s'était fui, il s'était retrouvé au grand jour et à l'air pur après cette plongée dans les inquiétantes profondeurs, il s'était retrouvé tel qu'il devait être, un de Cuzy, un Genevois, un protestant ou, plus exactement : un banquier protestant appartenant à l'aristocratie genevoise. Grâce à l'estime et à la confiance qu'il avait rencontrées chez ses concitoyens, grâce à la bonne marche de ses affaires bancaires, grâce enfin à son second mariage, sa vie avait retrouvé le calme, sinon la sérénité, et il avait pu croire qu'il ne restait rien – ou presque – de la tempête qui l'avait tant agité.

Maintenant, tout ressuscitait à cause du sang d'Ariane. Charles comprenait qu'il ne suffisait pas d'oublier pour abolir, et de fuir pour réparer. Maintenant, il devait faire face à cet être de chair, issu de sa première femme et de son grand amour mais qui incar-

nait aussi, surtout, ses mauvais désirs. Certes, il ne voulait écouter que sa raison et celle-ci parlait nettement par la voix de Béatrice, mais il ne pouvait se défendre en même temps d'une faiblesse faite à la fois de tendresse et d'indulgence – d'une tendresse émue pour le souvenir d'Ariane et d'une indulgence coupable pour une partie certainement répréhensible de son cœur – à l'égard de ce fils dégénéré.

Il possédait un caractère timoré; toute décision à prendre l'effrayait. Finalement, il n'avait pas introduit l'action de mise sous tutelle dont il avait parlé à Béatrice. Hector avait d'ailleurs consenti à lui rendre la gestion du patrimoine hérité. Il est vrai que, depuis, il avait de nouveau contracté des dettes, mais, quant à le croire capable du forfait dont l'accusait Béatrice, malgré toutes les présomptions, Charles s'y refusait encore.

Le matin, il résolut d'interroger Irène. Béatrice voulut s'y opposer. « Il est inutile, disait-elle, de tourmenter encore la pauvre petite, de lui rappeler des impressions si dangereuses pour elle, de lui montrer la gravité de ces choses, et de lui faire manquer l'école. »

Cependant, Charles, qui, toute la nuit, s'était reproché son indécision autant que son indulgence, ne voulut rien entendre. Après le petit déjeuner, il laissa donc Hector partir seul pour Genève et demanda à Irène de l'accompagner dans la pièce qui lui servait de bibliothèque et de bureau.

Irène, qui n'avait jamais encore été appelée à y pénétrer, fut assez impressionnée, mais elle n'en laissa rien paraître. Elle comprenait que les choses devenaient graves pour Hector, elle en éprouvait du contentement. Elle confirma sa déposition si simplement et d'un ton si convaincu que Charles ne put, désormais, douter de sa sincérité.

Béatrice, qui était à la fenêtre, vit son mari descendre le chemin qui menait à la gare. Il marchait la tête basse, accablé. Il lui parut plus petit que d'habitude mais elle n'en eut pas pitié; elle était trop engagée dans cette lutte dont elle apercevait maintenant l'issue victorieuse.

Pour la première fois de sa vie, Charles arriva en retard à la banque. En passant devant les comptoirs, il dut subir les regards étonnés, qui lui parurent pleins de reproches, des employés. Cependant, il ne s'attarda pas et monta aussi vite que possible à son bureau, une pièce de moyenne grandeur, dont les parois n'étaient garnies que de casiers à dossiers. Giraudon l'attendait

pour ouvrir le courrier; mais il le renvoya avec une brusquerie inaccoutumée et, toutes affaires cessantes, fit appeler Hector.

Celui-ci entra et resta debout, les bras ballants, devant son père.

« Assieds-toi », dit Charles froidement.

Hector s'assit. Le fauteuil n'était pas confortable. Tout, dans cette pièce, dénotait une austérité rebutante. Le visage défait de Charles frappa le jeune homme. « Ça va barder », se dit-il. Mais il n'avait pas peur de son père et attendait la douche assez philosophiquement.

« Irène nous a raconté ce qui s'est passé dans la fenière », commença-t-il. Le ton était froid, mais la voix tremblait.

Allons bon, pensa Hector, cela ne pouvait pas manquer avec cette petite rosse! Me voilà encore dans de beaux draps!

« Malgré son témoignage formel, je me refuse à te croire capable de tels actes. Avant de prendre des sanctions, j'ai voulu t'entendre. »

Charles se tut un moment. Il frissonnait comme s'il était pris de fièvre. Enfin, surmontant une suprême hésitation, il demanda :

« Est-il vrai que tu aies dit : Puisque nous sommes seuls, profitons-en? »

Hector, l'air penaud, garda le silence.

« J'exige que tu me répondes. »

« Je ne me souviens plus exactement de ce que j'ai pu dire... »

« Est-il vrai que tu aies cherché à l'embrasser de force et que tu aies déchiré son corsage? »

Hector haussa les épaules. « Ce n'est pas si grave! »

« Pas si grave? C'est ignoble, tout simplement... Tu ne te rends donc pas compte de l'impression produite sur cette petite, qui est ta sœur et qui n'a que dix ans? Du choc nerveux qui peut avoir des conséquences sur toute sa vie? Et que voulais-tu donc faire? »

« Irène n'avait qu'à ne pas se trouver là », fit maladroitement Hector.

« C'est tout ce que tu trouves à dire pour ta défense? » demanda Charles.

Cet entretien lui était terriblement pénible. Il sentit qu'il n'aurait pas la force de le prolonger. Il voyait, hélas, dans l'attitude d'Hector, la confirmation qu'il redoutait. Faire le juge d'instruction n'était pas son fort, entrer dans les détails, il n'en avait pas le courage.

« Va-t'en, ordonna-t-il. Nous reparlerons de cela plus tard. »

Hector sortit et, derrière la porte, fit claquer ses doigts. Encore une algarade de passée! Somme toute, se dit-il, je ne m'en suis pas trop mal tiré.

Dès le lendemain, cependant, il dut quitter la Chêneraie pour se loger dans une pension à Genève.

Son père, au cours d'un nouvel entretien, lui avait signifié qu'il partirait pour l'Amérique le plus vite possible. L'océan n'était pas de trop pour séparer ce vilain individu d'Irène, estimait Béatrice, qui, aussitôt, s'était chargée des préparatifs et des formalités.

David passait souvent la soirée chez son frère. Il y dînait puis, lorsqu'il était en train, jouait de la flûte ou chantait. Il choisissait de préférence des airs de grand opéra : *Carmen, Manon, la Tosca, Mignon, la Vie de Bohème.* Il aimait bien aussi les chansons de Dalcroze et de Doret, parce qu'elles étaient romandes, mais il ne cachait pas que la musique classique l'embêtait. Monique l'accompagnait au piano. Elle n'était pas beaucoup plus musicienne que lui, mais avait le goût plus délicat. Élie, seul auditeur de ces concerts, aimait l'entendre exécuter l'andante avec variations de la grande sonate en la de Mozart. Il écoutait en tirant sur sa pipe, les yeux fixés sur la jolie nuque de sa femme. Il admirait sa sensibilité et la délicatesse de son toucher. Il se demandait si l'enfant qu'elle portait serait musicien. Il le nommerait Sébastien, en l'honneur du grand Bach. Il lui ferait prendre des leçons de solfège, puis de piano.

Ce soir-là, il n'était pourtant pas question de faire de la musique. Monique arrivait au terme de sa grossesse; on attendait l'accouchement pour la semaine suivante. Elle était énorme, elle « portait en avant » comme avait dit le médecin, et, bien qu'elle ne voulût pas l'avouer, on ne pouvait pas ne pas remarquer sa fatigue.

Élie regardait sa femme avec inquiétude. Il voyait qu'elle était fatiguée. Dans le visage légèrement bouffi, des cernes se creusaient comme dans un fruit trop mûr. Le ventre, la poitrine n'étaient pas seuls à s'être déformés, l'expression du regard avait changé, et même les gestes, la démarche. Il avait souffert indiciblement d'assister au développement de cette enflure qui faisait de sa femme une infirme et la dépossédait de sa jeune beauté. Il la sentait – il la sentirait désormais – marquée par la maladie et par la mort. Il avait beau réagir, lui qui avait été tellement attiré par le corps de Monique, il ne pouvait se défendre maintenant contre le dégoût qu'il lui inspirait. Il ne le reconnaissait pas et quand il pensait aux seins menus, fermes, presque pointus, aux hanches minces et souples, au galbe délicieux du ventre nu, à tant de détails qu'il avait adorés, son cœur se désolait. Une période de mon amour a pris fin, la plus belle, en tout cas la plus jeune. Je ne reverrai plus jamais dans cette mère la grâce enfantine de la jeune fille. Sa beauté reviendra, son corps reprendra sa sveltesse.

Cependant, ce ne sera plus la même chose. Je ne pourrai pas oublier cette déformation, à la fois touchante et grotesque.

Une nouvelle vie avait commencé pour lui. Meilleure? Il en doutait. Déjà, la passion avait fait place à une tendresse respectueuse et l'ardeur à une timidité plus amicale qu'amoureuse. Élie était un homme de cœur et de devoir. Il y avait chez lui – mêlé sans doute à quelque fierté – du remords d'avoir flétri cette fraîcheur; il éprouvait fortement le sentiment de sa responsabilité. Il ne pouvait toutefois imaginer que, dans quelques jours, il serait père. Les conséquences de ses œuvres le dépassaient, il aurait voulu arrêter la vie, afin d'avoir le temps de comprendre le mystère qui, se déroulant sous ses yeux, l'effrayait et le comblait à la fois.

« Tu n'es pas trop fatiguée? » demanda-t-il à sa femme.

Elle ne voudra pas l'avouer, mais je vois les cernes qui agrandissent ses yeux, je remarque la lassitude de ses gestes. Pourquoi veut-elle toujours crâner? Ce qui le touchait chez sa femme, il y avait quelques mois encore, lui causait maintenant de l'exaspération. Elle n'a plus le droit de s'oublier pour faire plaisir à David. Elle n'est plus seule, elle porte mon enfant dans son ventre, elle le fatigue, elle n'a plus le droit de se sacrifier.

« Maintenant, dit-il, il faut absolument que Monique aille se coucher. »

Sa femme protesta, assura qu'elle aurait du plaisir à rester encore un moment. Mais David entraîna Hector. Il voulait lui parler en tête à tête.

Ils s'attablèrent devant deux chopes au *Café du Théâtre.*

« Maintenant, raconte-moi comment les choses se sont passées », commença David.

Hector soupira. Il regardait une petite femme attablée non loin d'eux.

« La barbe! » fit-il.

« Qu'as-tu donc fait à Irène? » demanda David avec autorité.

« Rien du tout. »

« J'entends bien; mais, enfin, comment lui as-tu déchiré son corsage? »

Hector prit un air stupéfait : « Moi, j'ai déchiré son corsage? A Irène? »

« Il paraît. »

« Qu'est-ce qui a dit cela? »

« Ta belle-mère l'a raconté à mes parents. Irène assure que tu lui as retourné la tête de force, pour l'embrasser, après lui avoir dit textuellement : « Puisque nous sommes seuls, profitons-en. »

« Ça, alors, c'est formidable! » s'écria Hector en faisant claquer ses doigts.

« Ce n'est pas vrai? » demanda David, les yeux brillants.

« Je n'ai rien fait à Irène. »

« Tu peux me le jurer? »

« En crachant par terre et en faisant le signe de la croix. Irène se trouvait seulement là, cachée dans le foin, lorsque j'ai voulu embrasser Amélie. »

« Amélie? »

« La fille du fermier. La sœur de Daniel. »

« Alors, s'écria David, si je comprends bien, cette scène s'est passée avec Amélie et non avec Irène? Ce serait le corsage d'Amélie que tu aurais déchiré? »

« Oui. »

« Ce serait à Amélie que tu aurais dit : Puisque nous sommes seuls, profitons-en? »

« Ah! la barbe! »

« Il faut que tu me répondes : oui ou non? »

« Eh bien... oui. » Hector ajouta : « Tout ça n'est pas si grave. »

« Avec Amélie, non; mais avec Irène, ça l'aurait été davantage. »

« Je comprends! »

David resta un moment silencieux. Il était ému et rempli d'enthousiasme.

« Mais comment se fait-il que tu aies fait des aveux à ton père? »

Hector resta un moment sans comprendre. « J'ai cru qu'il me parlait d'Amélie », dit-il enfin.

« Naturellement. »

Tout, maintenant, paraissait clair à David.

Il triomphait, il se sentait le maître de la situation, le *deus ex machina* qui assure l'heureux dénouement d'une pièce habilement embrouillée.

« Mais je partirai quand même pour l'Amérique? » demanda Hector.

« Laisse-moi faire; nous reparlerons de cela plus tard. »

« Ah! fit Hector, il y a de quoi être dégoûté des femmes. »

David se dirigeait à grands pas dans la direction de la ferme. Le temps était toujours magnifique. Rarement on avait vu printemps pareil. David regarda le lac, absolument calme, qui brillait au soleil comme du verre. Il avait toujours adoré le lac, il était passionné de pêche... mais il ne se laissa pas distraire. Près de la ferme, il rencontra Daniel qui, ayant revêtu son costume des dimanches, errait, désœuvré, les mains dans ses poches. Il l'appela.

« Daniel, est-ce que ta sœur Amélie est là? »

« Oui, elle est à la cuisine. »

« Madame m'envoie la chercher. Il faut qu'elle vienne tout de suite pour aider Françoise. »

« Bon, fit Daniel, qui ne s'étonnait de rien, je vais lui dire d'y aller. »

David revint sur ses pas; arrivé dans le bois, il s'assit sur un banc qui se trouvait au bord du chemin et attendit. Il vit Amélie sortir de la ferme et se diriger vers lui. C'était une forte fille, aux cheveux blonds abondants et aux membres épais. Lorsqu'elle fut à sa portée, il l'interpella :

« Venez vous asseoir ici, Amélie. »

« Mais, Monsieur David, je dois aller à la grande maison... »

« Non, dit David, c'est moi qui vous ai appelée. J'ai à vous parler. Asseyez-vous donc un moment. »

« Ben vrai? » fit Amélie en hésitant.

Elle se demandait si David allait lui faire la cour à son tour; mais David n'en avait nullement l'intention.

« Dites donc, Amélie, commença-t-il, je crois que Monsieur Hector n'a pas été très gentil avec vous... »

Amélie se troubla :

« Oh! dit-elle, il n'y a pas grand-chose à dire. »

« Est-il vrai qu'il a déchiré votre corsage? »

« C'était une vieille blouse, ça ne vaut pas la peine d'en parler. Et puis, il ne l'a pas fait exprès... »

« Croyez-vous? Est-ce qu'il n'a pas cherché à vous embrasser? »

« C'était pour rire. »

« Savez-vous, Amélie, que Mademoiselle Irène, qui était cachée dans le foin, a tout vu? »

« Hé! pardinne... »

« Est-ce que vous saviez qu'elle était là? »

« Bien sûr que non, si j'avais supposé... »

« Et Monsieur Hector? »

« Pour sûr que non. Il rentrait tout juste du service militaire. Il était encore en uniforme. »

« Quand l'avez-vous découverte? »

Amélie regarda drôlement David :

« Qui? demanda-t-elle pour gagner du temps, Mademoiselle Irène?... »

« Votre témoignage est très important, Amélie. Savez-vous que, parce que Mademoiselle Irène a raconté une histoire à sa façon, Monsieur Hector devra probablement partir pour l'Amérique? »

« C'est-y Dieu possible! » s'écria Amélie.

David avait le don de mettre les petites gens en confiance. Il était simple, cordial, il savait leur parler. Il se mettait tellement

à leur portée qu'il allait jusqu'à user de leur vocabulaire et à prendre leur accent.

« Voyez-vous, Amélie, j'aimerais que vous me disiez à quel moment vous vous êtes doutée de la présence de Mademoiselle Irène dans la fenière... »

« Quand elle a crié. »

« Elle a crié? Quand? »

« Quand Monsieur Hector a voulu m'embrasser. »

« Alors, qu'a-t-il fait, Monsieur Hector? »

« Ben... je crois qu'il a eu peur. Il m'a lâchée. Alors, je me suis sauvée. »

« Et vous n'avez rien vu de plus? »

« Non. »

« Voyons, voyons, Amélie, je suis sûr que vous vous êtes cachée quelque part pour observer... »

« C'est-à-dire... J'ai vu Mademoiselle Irène qui se sauvait. Un moment après, Monsieur Hector est sorti. »

« Mais il ne lui courait pas après? »

« Non. Il avait enfoncé son képi sur ses yeux, il avait l'air furieux. »

« Dites-moi, Amélie, est-ce que vous vous souvenez de ce que Monsieur Hector vous a dit? »

« Non. »

« Est-ce qu'il ne vous a pas dit : " Puisque nous sommes seuls, profitons-en? " »

« Comment le savez-vous? »

« C'est mon petit doigt, Amélie. »

David observa un silence. Puis, avec toute sa force persuasive :

« Écoutez, Amélie, il faut que vous racontiez tout cela à Monsieur Charles. »

« Ah non! Monsieur David; je ne pourrais pas. Je ne sais pas pourquoi j'ai tant parlé. C'est que vous m'interrogiez; vous ne me laissiez pas souffler. »

« Si vous ne le faites pas, dit David, j'en parlerai, moi, à votre père. »

« Non, non, cria la jeune fille, vous ne ferez pas ça, Monsieur David. S'il savait que je me laisse embrasser par Monsieur Hector, mon père, je ne sais pas ce qu'il me ferait... Il... »

« Eh bien, venez avec moi. Je vous promets que personne ne dira rien à votre père. Et vous pouvez bien faire cela pour sauver Monsieur Hector, n'est-ce pas? »

« Il est vrai que je ne lui veux pas de mal », dit Amélie.

David l'entraîna vers la maison, la fit entrer par la porte de derrière, l'introduisit dans la chambre bleue et, par précaution, ferma la porte à clef. Tout cela avec des airs de conspirateur qui

impressionnèrent beaucoup la jeune fille. Puis, résolument, il entra au salon où la famille se trouvait toujours assemblée.

« Écoutez, dit-il d'une voix forte, écoutez! »

Toutes les têtes se tournèrent vers lui.

« J'ai la preuve qu'Hector n'a rien fait, n'a rien voulu faire à Irène. »

Béatrice lui jeta un mauvais regard.

Il sembla par contre à David qu'une lueur d'espoir s'allumait dans les yeux de son oncle Charles.

« Je vais vous dire comment les choses se sont passées. »

« Voyons, David, murmura Blanche, ce n'est pas à toi... »

Mais David était lancé. Sans omettre un détail, il fit le récit de ce qu'il venait d'apprendre. L'excitation ne l'empêchait pas d'être précis.

« Mais la preuve de tout cela? » demanda Béatrice.

« La preuve? s'écria David, bondissant sur cette question attendue. Je l'ai à portée de la main! »

Il sortit du salon et revint presque immédiatement, poussant devant lui Amélie, tout intimidée.

« La voilà, la preuve! »

« Est-il vrai qu'il a cherché à vous embrasser? »

« Oui... »

« Qu'il a déchiré votre corsage? »

« Oui... »

« Qu'à ce moment, vous avez entendu le cri de Mademoiselle Irène qui était cachée dans le foin? »

« Oui... »

« C'est bien, Amélie, je vous remercie; vous pouvez aller. »

« Attendez, s'écria Béatrice. Un moment, s'il vous plaît. Et alors, que s'est-il passé? »

« Je ne sais pas », dit Amélie.

« Vous ne savez pas? »

« Je me suis sauvée. »

« Bien. Allez, ma fille. C'est tout ce que je voulais savoir. »

Amélie disparut. Béatrice semblait respirer plus aisément.

« Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? continua-t-elle. Hector a essayé d'embrasser Amélie, c'est entendu, mais après, il est resté seul dans la fenière avec Irène. »

« Cela prouve simplement qu'Irène a observé la scène sans en perdre ni un mot ni un geste, et qu'elle l'a racontée comme si elle en était la victime », s'écria David, indigné.

« En effet, dit Charles, Amélie affirme qu'Hector a fait avec elle les gestes mêmes décrits par Irène. »

Béatrice regarda son mari, puis jeta un coup d'œil sur le portrait d'Ariane. Il lui sembla que le demi-sourire de ces grosses lèvres

sensuelles s'était accentué, qu'il était devenu moqueur. Elle eut un mouvement de haine.

« Irène avait *aussi* son corsage déchiré, remarqua-t-elle. Pourquoi Hector n'aurait-il pas recommencé *exactement* la même scène avec elle? »

« Voyons, c'est impossible », dit Charles.

« C'est très possible, au contraire. Je connais bien Hector. Il n'a pas d'imagination. »

Alors, David devint furieux, et, dans son emportement, oublia le respect qu'il devait à sa tante. Il l'accusa de mauvaise foi. Il ne mesurait plus ses paroles.

Enfin, son oncle Charles, qui n'avait presque rien dit et paraissait fort ému, parvint à l'entraîner au jardin.

« Tu n'aurais pas dû faire tes révélations devant toute la famille, dit-il. Tu aurais mieux fait de venir me trouver. Nous aurions causé tranquillement. Je souhaiterais de tout mon cœur que tu aies raison. Malheureusement, Hector lui-même m'a confirmé le récit d'Irène. »

David, auquel la fraîcheur de l'air aidait à reprendre ses esprits, raconta en détail sa conversation avec Hector, décrivit l'ahurissement de celui-ci et s'efforça d'expliquer le malentendu.

Charles trouvait ce récit plausible; dans tous les cas, il ne doutait pas de la bonne foi de son neveu.

« J'interrogerai Hector dès demain, promit-il; et Irène dès ce soir. »

Il était encore indigné de l'attitude prise par sa tante Béatrice. Il ne s'expliquait pas la haine qu'elle montrait pour ce beau-fils qu'elle avait pourtant entouré de tant de sollicitude lorsqu'il était petit garçon, avant la naissance d'Irène. Cependant, l'entretien avec son oncle Charles l'avait rassuré. Aucun doute qu'en interrogeant ses deux enfants, ce dernier ne découvrît la vérité. Il prenait l'affaire à cœur. David avait été touché de l'émotion manifestée par son oncle et il ne doutait pas que celui-ci irait au fond des choses : Hector ne partirait pas pour l'Amérique, et réhabilité par la famille, il retournerait habiter la Chêneraie. Monique déclara qu'elle serait heureuse que tout finît bien et complimenta chaudement David; puis, elle garda le silence et n'interrompit plus le long monologue de son beau-frère. Élie la regardait avec inquiétude. Il lui demanda plusieurs fois comment elle se sentait. « Ça va », répondait-elle brièvement.

Cependant, vers onze heures, elle se plaignit. Elle avait mal.

Elle doit avoir des douleurs insupportables, pensa Élie, pour les révéler ainsi devant David.

« Tu crois que c'est pour de bon »? demanda-t-il avec angoisse.

« Oui », répondit simplement Monique.

Le sang s'était retiré de son visage, les lèvres étaient blanches, elle ne pouvait empêcher ses traits de se contracter. Élie n'osait plus la regarder. David se mit à arpenter la pièce d'un pas nerveux. Il donnait des conseils, quantité de conseils.

« Il faut vous mettre au lit immédiatement », disait-il à sa belle-sœur. Puis, se tournant vers Élie : « Il ne sert à rien de s'affoler. Un accouchement est un phénomène naturel, après tout... Allons, rends-toi donc utile, prépare une bouillotte bien chaude... »

« Va vite chercher le docteur et la sage-femme », commanda Élie.

C'était la première fois qu'il donnait un ordre à son frère, mais David n'eut pas le temps de s'en étonner.

« Lequel dois-je chercher le premier? »

« Peu importe. L'un ou l'autre. Tâche de les ramener tous les deux. »

« C'est bon, j'y vais. »

David se précipita. Élie installa sa femme dans son lit. Il tendait l'oreille afin de savoir si l'Audibert voulait bien se mettre en marche. Il ne lui semblait pas... Tout à coup, il entendit tambouriner contre la porte. C'était David.

« Tu ne m'as pas donné les adresses! »

Élie lança un juron. Les adresses, il ne s'en souvenait plus; il dut les chercher dans le carnet de Monique. Il les recopia hâtivement, donna le petit papier à David qui redescendit l'escalier quatre à quatre et se mit aussitôt à tourner la manivelle de l'Audibert-la-Virotte. Comme celle-ci ne partait pas tout de suite, il la brutalisa. Il se mit en colère comme un enfant qui attribue à un jouet une volonté contraire à la sienne. De rage, il avait envie de tout casser; de ses forces décuplées, il ébranlait la carrosserie entière, mais le moteur ne voulait rien savoir, il s'obstinait dans une passivité exaspérante. Enfin, Élie descendit, traita son frère de crétin et le remplaça à la manivelle. Au second tour, le moteur partit. David, exténué, n'ayant même plus la force de répliquer, monta sur le siège et démarra.

Élie revint auprès de sa femme. Monique avait laissé aller sa tête sur l'oreiller et, sans avoir l'air d'entendre ce que son mari lui disait, geignait doucement. Élie lui prit une main et se mit à la caresser. Il était oppressé par un sentiment d'impuissance. Que ferais-je si le docteur ou la sage-femme n'arrivent pas à temps? Je ne possède même pas de dictionnaire médical... Et j'ai été assez idiot, assez criminel, pour ne pas me renseigner... Je ne sais rien,

absolument rien. Faut-il réveiller les voisins? Peut-être que quelqu'un dans la maison?... Mais je n'ose pas partir... si l'enfant arrivait pendant mon absence...

Il éprouvait des sueurs d'angoisse. Pourtant, rien ne se passait. Monique continuait à gémir. Parfois, elle enfonçait ses ongles dans les paumes de son mari. Élie était heureux qu'elle lui fît mal, mais il se disait que les douleurs devaient être atroces, car il connaissait le courage et l'endurance de Monique. « Je t'aime, disait-il, je t'aime »; ses paroles résonnaient en lui comme des cris désespérés. Il ne savait que faire, il avait perdu toute notion du temps, il ne parvenait plus à rassembler ses pensées.

Enfin, David revint avec la sage-femme. Brave David! Élie l'aurait embrassé.

« Je repars chercher le médecin, dit-il. J'ai paré au plus pressé. »

« Oui, oui, va vite; merci. »

La sage-femme ressemblait à Amélie. C'était une femme jeune et forte, respirant la santé. Elle ôta tranquillement son manteau qui était mouillé – tiens, il pleut, remarqua Élie – et sourit d'un air placide. Enfin, ayant pris tout son temps, elle entra dans la chambre de Monique et s'approcha du lit.

« Eh bien! il me semble que cela ne va pas trop mal », dit-elle.

« Je souffre », murmura Monique.

Elle avait répondu immédiatement, alors qu'elle n'avait même pas paru entendre les paroles d'Élie. Est-ce qu'elle m'en voudrait? Maintenant qu'il n'était plus seul avec elle, il n'osait plus lui dire : « Je t'aime. »

« Allons, allons, ce n'est qu'un mauvais moment à passer », fit la femme.

Un tel calme sidéra Élie. Il se sentit soulagé. Il n'avait plus de sueurs froides comme tout à l'heure. Maintenant, quelqu'un était là, qui savait, qui pourrait certainement s'en tirer si le médecin n'arrivait pas à temps. Mais celui-ci allait sûrement arriver... L'optimisme de la sage-femme avait de l'autorité. Déjà, elle avait fait bouillir de l'eau et tout préparé.

La poche avait crevé. Tranquillement, la femme fit le nécessaire. Elle pria Élie de sortir de la chambre. Elle voyait sans doute qu'il ne ferait que la gêner, que l'émotion ne servait à rien et que Monique ne souhaitait pas que son mari assistât à l'accouchement.

Élie se retira dans la salle à manger qui était la pièce la plus voisine et s'assit sur une des chaises de cuir ornées des éternels lys. Bientôt, incapable de rester immobile, il se leva et commença à arpenter la pièce de long en large. Il avait allumé la grosse lampe à pétrole suspendue au-dessus de la table et son ombre l'accompagnait en se heurtant au buffet, aux rideaux, aux portes. Il s'arrêta devant la reproduction du tableau de Gleyre : *Les Romains*

passant sous le joug des Helvètes après Bibracte, fit un immense effort de contemplation, s'efforça de détailler la scène. Quand il n'eut plus rien à remarquer, il passa à l'image qui lui faisait pendant, représentant Hercule aux pieds d'Omphale.

Des minutes, des heures passèrent, il ne savait plus. Finalement, il prit conscience de la stupidité de ce qu'il faisait et il se trouva anéanti par le sentiment de son inutilité. Il alla chercher dans la bibliothèque sa grosse Bible de mariage, l'ouvrit à l'Évangile de saint Luc, chercha le chapitre intitulé *Naissance de Jésus-Christ :*

En ce temps-là parut un édit de César Auguste...

Soudain, la plainte de sa femme monta d'un ton. Plainte de la femme dans l'amour, dans l'enfantement et dans la mort, plainte qui tient à la fois du râle et de la mélopée, plainte infinie, au-delà de toutes les paroles et de tous les chants, plainte animale sortant du profond des entrailles, plainte angoissante qui, de nouveau, saisissait Élie à la gorge, plainte qui montait, énorme et redoutable, du fond de la nuit, plainte qui le berçait, l'entourait, le transperçait, l'envoûtait, plainte dont il ne pouvait s'échapper, plainte qui le poursuivait comme un remords, plainte de sa femme, de sa victime...

Pendant qu'ils étaient là, le temps où Marie devait accoucher arriva, et elle enfanta son fils premier-né.

Mais ce n'est pas la même chose, je ne puis comparer cet enfant qui naît – mon enfant – au Christ, au Fils de Dieu, né de la Vierge Marie... Moi, c'est dans le péché que j'ai engendré...

Que le résultat d'un acte qui ressemblait au meurtre fût la vie, une vie nouvelle issue de lui et cependant différente, indépendante, il ne cherchait pas à le comprendre; mais il s'en voulait du peu que lui avait coûté à lui, cette création de Dieu : un enfant à son image, un être issu de ses œuvres, de son plaisir peut-être davantage que de son amour. Qui était-il pour avoir eu l'audace d'engendrer?... Il sentait maintenant pour la première fois, non pas la fierté, mais la responsabilité effrayante de la paternité.

... Mais l'ange leur dit : Ne craignez point, car je vous annonce une bonne nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie...

Il répéta cette phrase vingt fois, il s'y accrochait...

Cet être humain, mon enfant, qui vivait jusqu'ici dans le ventre maternel comme un viscère, va prendre forme, respirer, pousser un premier cri plus émouvant, et combien plus terrible, qu'une première parole. Élie n'avait vraiment rien compris avant cette minute; mais il se disait aussi que cet être – garçon ou fille, il ne savait pas, peu lui importait maintenant – lui survivrait en le continuant, engendrerait à son tour, le relierait aux temps futurs, à tout l'avenir du monde, cet être marqué de lui, de tout ce qu'il portait en lui, même de ce qu'il ignorait, qui garderait plus que

son souvenir, qui serait la chair de sa chair et peut-être l'âme de son âme et l'empêcherait de disparaître tout à fait. Alors, un enivrement le saisissait, faisant monter le feu de son sang jusqu'à son cerveau.

Tout à coup, un grand cri. Il posa la Bible et son cœur s'arrêta. Que se passait-il? Il eut le sentiment horrible d'être séparé de cette souffrance, de ne pas participer, dans son corps, à un acte essentiel. Il voulut ouvrir la porte, mais, au dernier moment n'en eut pas le courage. Il ne pouvait rien faire que gêner, il le savait bien. Il avait peur aussi de ce qu'il verrait. Si la sage-femme avait besoin de lui, elle l'appellerait. Pourtant, il se trouvait malade de rester dans cette autre chambre qui était maintenant un autre monde, si tragiquement clos. Il tremblait. Il ne pensait plus qu'à une chose : que cela finît. Que cela finisse, mon Dieu! Que Monique cesse enfin de souffrir, qu'elle ne soit plus en danger...

Enfin, la sage-femme ouvrit la porte et l'univers retrouva soudain son unité. Elle portait dans les bras un petit morceau de chair rouge soigneusement enveloppé. Elle était elle-même très rouge.

« Voilà votre fils », dit-elle.

« Est-ce que tout va bien? », put demander Élie.

« Il est très beau; mais ce n'est pas fini; il y en a un autre. »

« Comment? »

« Oui, vous aurez des jumeaux. »

Élie s'accrocha au dossier d'une chaise.

« Puis-je voir ma femme? »

« Une minute seulement. Elle jouit heureusement d'un petit répit. Mais elle est très fatiguée. J'aimerais bien que le docteur arrive. »

Élie pénétra dans la chambre sur la pointe des pieds et s'approcha du lit où Monique gisait, exsangue. Elle leva sur lui un regard dont le peu de vie qu'il contenait était une supplication.

« Ce n'est pas fini, murmura-t-elle, c'est trop. »

« Courage, prononça-t-il d'une voix brisée, ma chérie. »

Il aurait voulu dire... mais il n'y avait pas de mots... Il tendit une main à sa femme, dans l'espoir que celle-ci la prendrait, la grifferait, la mordrait... Cependant, Monique ne fit pas un geste, elle paraissait anéantie... Comment pourrait-elle supporter un nouvel accouchement? Élie avait maintenant envie de pleurer de peur, de joie, d'énervement, d'amour... De pleurer comme un idiot, avec Monique dans ses bras...

La sage-femme le poussa dehors. Elle avait un air inquiet.

« Il faut absolument, lui dit-elle, que vous alliez chercher le docteur. »

Faut-il que j'aille chercher le docteur? Élie se trouvait incapable

de s'éloigner de Monique, de son fils. Enfin, avec beaucoup de peine il parvint à construire un raisonnement : le docteur doit être en route – malgré tout, Élie faisait confiance à David, il le connaissait, malgré sa nervosité, c'était un débrouillard. – Je risque de ne pas le rencontrer et d'être absent, si Monique a besoin de moi. Il se raccrochait à cet espoir : Monique allait certainement avoir besoin de lui; il éprouvait le désir vital de jouer un rôle, il se prenait à détester la sage-femme.

Enfin, la sonnette tinta. Il se précipita. David parut, essoufflé, accompagné du médecin. Ce dernier entra rapidement dans la chambre sans même écouter les explications d'Élie qui se retrouva dans la salle à manger en face de son frère. David, pour cacher son émotion sans doute, affichait une humeur exécrable.

« J'ai eu une panne d'allumage. Par ta faute. Tu ne surveilles pas ce moteur. C'est bien la peine d'être technicien. »

« Ce sont des jumeaux, dit Élie. Le premier est déjà arrivé. »

David accueillit cette nouvelle comme une catastrophe.

Irène s'éprouvait satisfaite. Hector, ce grand demi-frère qu'elle n'aimait pas parce qu'il ressemblait trop à son grand-père et que, depuis la scène de la fenière, elle redoutait, était parti le matin même pour l'Amérique.

Elle n'était pas très consciente de son mensonge; son esprit plein de contes ne pouvait guère distinguer la réalité des faits des fantaisies de son imagination; en outre, depuis cette fameuse affaire, elle avait été l'objet de tant de soins de la part de sa mère que, sincèrement, elle s'était considérée comme une victime et s'était mise à haïr Hector. Jusqu'alors, elle en avait seulement honte; elle le trouvait bête, elle ne pouvait lui pardonner, lui, une grande personne, de se conduire comme un enfant. Depuis quinze jours, Béatrice aidant, Hector était devenu le grand méchant loup. Contre lui, elle poursuivait la vengeance du Petit Chaperon Rouge.

Naturellement, elle avait raconté son aventure à la dame du portrait; depuis un an elle lui faisait toutes ses confidences, et il lui avait semblé que, malgré l'inquiétude du regard, la belle dame l'approuvait et même la plaignait. Comme elle éprouvait justement le besoin d'être plainte, elle en fut bientôt convaincue.

Charles était parti avec son fils, qu'il avait absolument voulu accompagner jusqu'au Havre. Sa conscience n'était pas tranquille; elle donnait raison à David qui lui avait reproché l'abandon d'Hector comme un crime. Ce nouveau monde dans lequel il expédiait

son fils, quelque chose lui disait qu'il était pire que l'autre monde. Hector n'y retrouverait pas ses pères.

Il avait cédé devant l'insistance de sa femme mais avait essayé par un dernier geste, moins cynique que celui de Ponce Pilate, d'atténuer sa responsabilité. Béatrice n'en avait pas compris l'utilité. Elle était pratique jusqu'à la dureté. Sans doute, pensait-elle, Charles sera ému, au moment du départ du bateau. A quoi cela servira-t-il, sinon à lui donner une crise de foie? Pourtant, elle ne se trouvait pas fâchée de rester seule avec Irène pendant quelques jours. Elle savourerait mieux son triomphe, qui lui apparaissait déjà comme le début d'un règne absolu.

Irène se sentait donc soulagée. Cette dernière semaine avait été insupportable. Depuis qu'Hector était revenu à la Chêneraie, on ne lui permettait plus de sortir seule au jardin. Certes, elle était satisfaite de son rôle, mais elle se trouvait vraiment trop surveillée.

Aujourd'hui, brusquement, elle était libérée; sa mère, qui devait s'occuper à quelque chose d'important, se désintéressait d'elle, et, pour la première fois depuis quinze jours, la laissait tranquille. Elle sortit; elle avait son plan : elle voulait refaire exactement la même promenade qu'elle avait faite, le fameux jour qui lui avait conféré tant d'importance. Cela avait l'air de tenter le sort et c'était ce qui lui plaisait, précisément : On verra bien ce qui m'arrivera...

Les feuilles avaient poussé en quinze jours. Le printemps avançait si vite cette année que le mois de mai sentait déjà l'été. Dans les villages de la campagne, on célébrait le *Feuillu.* Le soleil insistait, lourd, fatigant, dangereux. Irène regarda le lac et vit que le vent avait tourné au sud-ouest. « Il pleuvra demain. » C'est toujours ce que disait Daniel, quand s'élevait ce vent irrégulier qui soufflait par rafales. Des grains foncés couraient sur la surface de l'eau qui n'avait pas cette rassurante teinte bleue que lui donnait la bise, mais brillait çà et là de reflets verts qui étaient comme de méchants regards.

Irène se sentait un peu perdue au milieu de cette nature qui mûrissait si vite. Puis, elle était déçue : elle se trouvait déjà dans le bois et il ne lui était rien arrivé! Alors, oubliant son but de promenade, elle se mit à songer à ses deux nouveaux petits cousins si laids, qu'elle était allée voir la veille. On a beau avoir douze ans, on n'est pas maîtresse de sa pensée et de ses préoccupations... Sa mère lui avait dit que cousine Monique avait été chercher ses jumeaux dans un chou, mais elle n'en croyait rien. Qu'est-ce qui empêcherait qu'elle aille aussi chercher des bébés dans un chou, alors? Et pourquoi cousine Monique était-elle au lit, alors? Alors? Alors? Ce que les grandes personnes peuvent être bêtes!

Tout se trouvait à sa place et beaucoup trop normal. Dans les

champs qui s'étendaient au-delà du bois, Irène rencontra, comme la première fois, Daniel et son père. Mais les deux hommes firent comme s'ils ne la voyaient pas. « Très bien, se dit-elle, tant pis pour eux! » Vexée, elle passa exprès tout près d'eux en faisant, elle aussi, semblant de ne pas les voir. Puis, elle se demanda ce qu'avait Daniel, lui qui était si gentil d'habitude avec elle. Il faudrait qu'elle l'interrogeât. Elle se demanda un instant si elle ne retournerait pas sur ses pas... mais non, ce serait manquer de dignité. Maintenant, elle se trouvait plus ennuyée que vexée. Elle revint à la maison en traînant la jambe, et, la porte-fenêtre étant ouverte, pénétra dans le salon.

Une surprise l'attendait, une grosse surprise : le portrait de la belle dame qu'elle aimait tant avait disparu! A sa place, on ne voyait qu'une grande tache foncée de tapisserie neuve. Irène ressentit un coup au cœur, elle avait coutume de lui faire ses confidences à la belle dame, et même de la prier comme une fée. Ce portrait faisait tellement partie de sa vie qu'elle en était arrivée à le considérer comme le sien : l'image de ce qu'elle serait plus tard, la belle « grande personne » qu'elle deviendrait. En somme, ce n'était pas tant la beauté qu'elle admirait dans ce visage que quelque chose d'indéfinissable et d'infiniment troublant, de charmant et de presque indécent... Le regard de ces yeux noirs, le sourire imperceptible de ces lèvres épaisses semblaient lui adresser, à elle, Irène, une sorte d'appel. « Si je pouvais la connaître », pensait-elle avec ferveur. Sa mère lui avait dit que c'était là le portrait d'une dame qui n'existait pas ou qui n'existait que dans l'imagination du peintre. Quel mystère! Irène ne pouvait y penser calmement. Devant le rectangle foncé de la tapisserie, son cœur battait de plus en plus vite. Elle ne doutait plus de la réalité de celle qu'avait représentée le portrait. Ainsi, la personnalité et la vitalité même de ceux que l'on a beaucoup aimés s'imposent avec une force nouvelle lorsqu'ils viennent de mourir. Toutefois, la belle dame avait été mieux qu'une personne en chair et en os et son silence bien plus éloquent que toutes les paroles des vivants, elle avait représenté pour Irène un idéal. Et voici que cet idéal – *son idéal* – avait disparu.

Y avait-il une relation entre cet événement et le départ d'Hector? Ce dernier aurait-il volé le portrait? Mais non, Irène se souvenait de l'avoir regardé encore avant de sortir. Il avait donc disparu pendant qu'elle se promenait... Voilà ce qui était arrivé. Elle avait tenté le sort et un maléfice s'était accompli. Était-ce donc sa faute? Y a-t-il une coïncidence, se demanda-t-elle encore, entre cette disparition et le fait que Daniel n'ait pas voulu me saluer? Ces événements dont, obscurément, elle se sentait la cause, dépassaient sa compréhension. Le monde lui semblait tout à coup

hostile, rempli de mauvais présages. Devant cette place vide, elle avait l'impression d'être abandonnée, de n'avoir plus aucune protection, plus encore, d'avoir commis un crime, d'avoir attiré sur elle une vengeance qui s'exercerait tôt ou tard, qui pèserait sur toute sa vie. Elle en devint très rapidement certaine, car, malgré son trouble – à cause de son trouble, peut-être – elle se trouvait dans un état de lucidité extraordinaire.

Son désarroi devint tel qu'elle appela sa mère. Toutes ses velléités d'indépendance avaient disparu. Elle avait l'urgent besoin d'une explication de grande personne qui dissipât l'angoissant mystère.

« Maman, maman! »

« Qu'y a-t-il? » demanda la voix de Béatrice.

« Viens, viens vite! »

« Pourquoi? »

« Le portrait de la belle dame a disparu! »

Il y eut un silence insupportable, pendant lequel Irène prit peur de ses propres paroles, puis la voix qui venait de très haut se fit de nouveau entendre, plus dure et un peu énervée :

« Je le sais bien. Cela n'a pas d'importance. »

Pas d'importance! Ainsi, sa mère la repoussait... Irène était seule désormais dans la vie, elle devrait se défendre seule contre les mauvais génies qui lui voulaient tant de mal. Cependant, elle était encore si petite fille! Elle fut prise d'une grande pitié pour elle-même; elle s'imagina victime d'une injustice monstrueuse. Ce portrait disparu, c'était maintenant toute son âme, tout son avenir, tout son bonheur compromis. Et sa mère pouvait dire que cela n'avait pas d'importance!...

Pour comble de malheur, le vieil Ignace entrait justement au salon. Irène se sauva, grimpa les escaliers précipitamment, courut jusqu'à sa chambre et se jeta à plat ventre sur son lit. Une immense douleur l'avait prise à la gorge. Ah! si elle avait pu pleurer, si tout ce drame pouvait être résolu par une crise de larmes ou de rage! Mais non; elle ne pleurait pas, on ne pleure pas pour les choses trop graves; seulement, elle était touchée directement, cette fois, à l'endroit le plus secret, le plus sensible. Quelque chose était brisé dans sa vie. Elle n'avait plus d'idéal, elle ne savait plus que faire. Bientôt, elle se crut maudite et son désespoir devint si profond qu'elle souhaita mourir. Mourir!... Ne plus exister. N'être pas née!... Elle ne deviendrait jamais aussi jolie que la belle dame du portrait, elle n'était pas aimée, elle ne serait pas aimée, personne ne voudrait l'épouser, car on n'épouse pas une femme maudite, et plus jamais, plus jamais, elle ne pourrait être heureuse...

Pendant que la Chêneraie était le théâtre de ces drames, Charles et son fils, installés l'un en face de l'autre, dans un wagon de deuxième classe, roulaient dans la direction de Paris.

A Cornavin, au moment de prendre les billets pour Le Havre, l'employé avait demandé : « Aller et retour? »

« Un aller et retour et une simple course », avait dû répondre Charles.

Dès qu'il passait cette frontière, qui était pourtant aux portes de Genève, il se sentait dépaysé. En effet, le train ne s'arrêtait pas dans cette zone franche que les Genevois considèrent comme leur arrière-pays naturel et dont leur ville est, pour ainsi dire, la capitale, cette région montueuse où le sapin domine, déjà suisse par la géographie et la végétation, formée par le pays de Gex et la proche Savoie. Le Salève, par exemple, est une montagne qui leur appartient. Le Pas de l'Échelle leur est presque aussi familier que les Degrés de Poules. Charles l'avait souvent gravi autrefois avec Hector. A Monnetier, il juchait le petit garçon sur un âne et l'on montait ainsi jusqu'aux Treize Arbres. Comme il ne voulait à aucun prix se laisser aller à la tristesse, il rappela à son fils ses premiers exercices d'équitation; mais celui-ci resta indifférent : il ne pensait déjà plus qu'aux chevaux sauvages du Far-West.

Au-delà de cette ceinture de montagnes, si vite franchie par le chemin de fer, la plaine s'étendait, monotone, n'ayant plus pour limite que la mer immense. Charles n'aimait pas les horizons vastes. Quand il se trouvait dans ce pays trop grand, tout sentiment de sécurité l'abandonnait. La saleté, le manque d'hygiène qu'il remarquait dans les wagons et les gares lui faisaient tout craindre. Il songeait aux accidents de chemin de fer, aux ennuis d'hôtels, au vol possible de ses bagages, aux risques de vermine... Ah! il n'aimait pas ces sortes d'aventures! Mais, bientôt, sa pensée se reporta sur son fils et il essaya de se représenter cette Amérique, cent fois plus grande et plus inquiétante que la France, cette ville de New York avec ses gratte-ciel, son quartier nègre, ce M. Broodkinson, ce correspondant de la Banque de Cuzy qu'il ne connaissait pas, à qui il s'était permis de recommander Hector, sans pourtant oser lui écrire exactement ce qu'il en était du caractère du garçon. Dans ce pays français, l'Amérique paraissait beaucoup plus redoutable qu'à Genève.

Autant parce qu'il n'aimait pas voyager la nuit que parce qu'il croyait faire plaisir à son fils, Charles avait décidé de s'arrêter à Paris. Quatre ans plus tôt, Hector y avait accompagné son père